



---

N<sup>o</sup> 3. — 15 Juin 1823.

---

## ÉCLAIRS.

*Les Français à Madrid. — Les révolutionnaires pris sur le fait. — Sauvons-nous. — La Liberté et les Philosophes. — Littérature. — Ronsard et M. Gosse. — Les Gobe-mouches. — Conservatoire des arts et métiers des libéraux. — Théâtres. — Iturbide. — Hunt et ses aumônes. — Le Miroir. — Godiche. — Chanson. — Mina. — Annonce.*

---

### LES SOLDATS FRANÇAIS A MADRID.

Un grand nombre d'ouvriers s'étaient rassemblés pour construire un monument mystérieux ; la foule empressée était autour, mais un voile dérobaît aux regards les constructeurs et l'ouvrage. Bientôt l'édifice est achevé ; le voile tombe... c'était un échafaud. Tel est le monument élevé par le génie des révolutions. Un faux zèle cache

d'abord le danger des théories vaines ; les poignards sont ornés de fleurs ; les mots de *gloire* , de *patrie* , retentissent. Mais bientôt les acclamations cessent . . . et le sang coule.

La France avait donné à l'Europe l'exemple de ce fatal essai. Plusieurs années s'écoulèrent : les doctrines révolutionnaires paraissaient perdues sans retour ; car un conquérant formidable traversait le monde en chassant pêle-mêle devant lui la royauté et l'anarchie. Mais à peine il eut passé , que tout ce que l'orgueil philosophique avait inventé se revivifia. La révolution se tut pendant qu'elle vit la France courbée sous le joug du despotisme , car elle le trouvait bon : quand le retour de tout ce qui était légitime lui fit prévoir de longs jours de paix , elle s'indigna. Plusieurs contrées furent livrées de nouveau au génie de la discorde ; les révolutions éclatèrent. Mais un esprit de trouble et de désordre dirigeait ce désordre même ; les entreprises criminelles échouaient à leur berceau. En voyant ces avortemens ridicules des révolutions improvisées , on ne savait s'il y avait en elles plus de crime que de folie. Bientôt un autre spectacle se présenta : le génie de la révolte fut invoqué au sein de l'Espagne. On ne s'attendait pas que cette nation si fière , qui ne voulut jamais imiter aucun peuple , en vînt à imiter ce qu'il y avait d'extravagant parmi les peuples. Quelques soldats se mutinèrent dans l'île de Léon ; et le libéralisme insensé allait criant de toutes parts que l'Espagne ne voulait plus de ses rois. Cependant , opprimée par des tyrans d'un jour , elle invoque en secret des libérateurs. Les Français accourent. Le calme renaît devant les pas de cette armée qui a vaincu une première fois le monde pour le conquérir , qui le vaincrait une seconde fois pour le pacifier. Quelques-uns de ces vieux guerriers qui illustrent encore nos bataillons , ceux-là mêmes qui ont campé à l'ombre des Pyramides , s'étonnent en reconnaissant ces défilés , ces montagnes qu'ils avaient vu naguère hérissés de *guérillas* , et

où leur valeur fut lassée plutôt que vaincue, couverts aujourd'hui d'un peuple inoffensif, accourant au-devant d'eux. Ils arrivent sous les murs de Madrid. C'était là sans doute que la révolution les attendait, car c'est là qu'elle avait établi le centre de son empire. Mais les chefs de la révolution s'étaient enfuis : on reconnut leur passage à la trace du sang ; car avant leur fuite ils avaient donné de toutes parts le signal des massacres. Pour eux, détruire, c'est triompher. Cependant le peuple de Madrid se portait en foule vers les portes par où devait entrer l'armée libératrice. *Sauvez-nous* est le cri qui se fait entendre : ce cri est la leçon de l'Europe. La voilà, la révolution, telle que le libéralisme l'avait faite ; elle a été prise sur le fait ; elle ne peut pas s'en défendre. Nos soldats sont émus : jamais un spectacle si terrible n'avait frappé leurs yeux. Ceux qui avaient bravé cent fois la mort dans les batailles s'étonnaient de la trouver si hideuse en la voyant assise dans le char des révolutions. Mais l'armée française paraît, et ce char, qui roulait déjà dans le sang, s'arrête.... Les poignards étaient levés : ils tombent de la main des bourreaux. Les victimes, à qui il ne restait plus qu'une heure de vie au fond des cachots, suspendent leur agonie pour prêter l'oreille au bruit sourd et lointain qui se fait entendre. Mais n'est-ce que l'illusion d'un songe pénible ? est-ce le murmure d'une tempête ou le bruit des blasphèmes des hommes de sang qui se disputent des dépouilles en tumulte ? Cependant des mots solennels ont retenti.... Les cris de *Vive le Roi ! vivent les Français !* sont répétés sous les voûtes des prisons. Aussitôt les chaînes tombent ; la liberté reparaît ; la joie éclate : c'étaient des funérailles, les Français en ont fait une fête. De toutes parts on les bénit. Semblables à un bienfaiteur modeste, ils sont comme embarrassés d'une si vive et si bruyante reconnaissance. On les couronne de fleurs. Et en voyant une nation renaître au bonheur, ils se disent :

« Qu'il est doux de triompher, quand la justice est dans le triomphe, et le salut d'un peuple dans la victoire ! »

Cette journée vivra long-temps dans la mémoire de nos soldats. Comment pourraient-ils désormais prêter l'oreille au langage des révolutions, quand ils ont été les témoins oculaires de leurs horribles excès ! C'est un monstre qu'ils ont vu de leurs yeux, qu'ils ont touché de leurs mains ; ils ne peuvent plus douter de son existence, malgré tous les efforts du libéralisme pour la faire considérer comme un fantôme. Et quand un plus long séjour en Espagne leur aura dévoilé toute l'étendue du mal, quand ils sauront que la folie de quelques hommes a compromis pour plusieurs siècles peut-être le bonheur et la prospérité d'une nation, ils reviendront en France, plus attachés que jamais à la monarchie : car, en sauvant la légitimité pour les uns, ils l'auront consolidée pour tous. Ils seront savans contre le mal, parce qu'ils l'auront vu dans sa difformité. Ils auront toujours contre les sophismes révolutionnaires un argument invincible, lorsqu'ils pourront dire : « Nous aussi, nous avons vu les révolutions. »

C. D.

## LA LIBERTÉ ET LES PHILOSOPHES.

### *Fragment du sermon de Bellay (1).*

« O mes frères ! défiez-vous, dans l'intérêt même de vos biens temporels, défiez-vous de ces doctrines modernes, de ces idées du siècle, qu'une prétendue philosophie représente comme une tendance salutaire vers un ordre de choses meilleur ! Fatales théories, erreurs déplorables, dont le résultat sera toujours de troubler notre tranquillité dans cette vie, et nos espérances dans l'autre ;

---

(1) Extrait d'un ouvrage inédit.

de nous priver à la fois du bonheur présent et des consolations de l'avenir ?

« Ce n'est point vers la liberté, c'est vers l'esclavage que le genre humain est entraîné par nos philosophes. Les siècles tant vantés de l'ancienne philosophie furent ceux de l'asservissement de la multitude. Le christianisme seul a rendu à l'homme cette dignité que les impies préconisent, que l'humanité a reconquis sans eux, et que leurs systèmes absurdes tendent à détruire. O vous, qui vous parez orgueilleusement de ce que vous nommez votre philosophie, répondez-nous : croyez vous laisser de la dignité à l'homme, en contestant la révélation ? Si Dieu ne s'est jamais communiqué à l'espèce humaine, je ne vois pas ce que vous pouvez induire de ce que vous appelez votre raison ; je ne comprends pas que vous ayez sur les animaux d'autre supériorité que l'adresse ou la force. Je ne devine pas ce qui vous empêcherait de vous tuer entre vous, et de vous manger ensuite : la raison toute seule serait-elle plus puissante que la haine, la vengeance et la faim ?

« Si, malgré l'enchaînement inévitable de vos doctrines, vous n'êtes pas antropophages, si vous défendez même, avec une sorte d'énergie, certains droits de l'humanité, c'est que l'habitude, en vous, est plus forte que la logique ; c'est que vous avez conservé, sans vous en rendre compte, des traces de la civilisation au milieu de laquelle vous êtes nés. Cette civilisation, c'est le christianisme qui l'a faite. Si vous parvenez à effacer de votre esprit tous les vestiges de cette loi divine, et que vous cherchiez ensuite à analyser ce qui vous reste, vous vous perdrez dans le vague de vos idées. Vous nagerez dans le doute et vous finirez par embrasser de désespoir le dogme de la fatalité. Alors le fait gouvernera le monde, et vous inclinerez vos têtes sous le joug renaissant d'une nouvelle barbarie.

« Ouvrons les annales de ces temps reculés où nos régénérateurs prétendus vont chercher des exemples ; choisissons les plus belles époques du paganisme , et celles où le culte même des faux dieux fut soumis à l'analyse de la raison humaine ; consultons les autorités les plus révé- rées de ces peuples anciens, Qu'y trouverons-nous de favorable aux prétentions des philanthropes modernes ?

« Aristote pose en principe qu'il y a des hommes en grand nombre qui naissent esclaves. Platon compose une utopie qu'il reconnaît lui-même impraticable ; et pourtant l'esclavage du plus grand nombre est une base essentielle de son plan de gouvernement. Épicure fonde son système sur l'indifférence du matérialisme, et, dans ce système, les neuf dixièmes de la société sont considérés comme une matière brute destinée aux jouissances du petit nombre. Zénon, pour sortir d'embarras, propose de placer les jouissances dans l'état d'oppression, et d'égaliser moralement l'esclave à son maître, en exaltant démesurément l'orgueil du premier. Qu'est-il résulté de tant de raisonnemens, de leçons, d'écrits, en un mot, de tant de *lumières naturelles* ? Examinez l'état civil des peuples jusqu'à l'avènement du Christ.

« Les citoyens libres d'Athènes n'ont jamais formé plus du tiers de la population. A Sparte, monastère politique, corporation guerrière, une centaine de familles privilégiées exerçaient la tyrannie la plus horrible sur dix milliers d'ilotes. A Rome, deux mille hommes libres, ou crus tels, possédaient deux millions d'esclaves comme on possède du bétail. On vit égorger en vertu d'une loi quatre cents domestiques dont le maître avait été assassiné chez lui. César dit quelque part, que le genre humain est la propriété de quelques hommes.

« Si nous considérons l'état de tous les peuples de la terre qui n'ont pas reçu l'évangile, nous verrons que l'esclavage y existe partout, et, par conséquent, qu'il y

est le droit naturel de la société : car sur quoi peut être fondé le droit naturel, sinon sur un fait authentique et généralement reconnu. Au contraire, partout où la religion chrétienne a pénétré, l'esclavage a été combattu et a fini par s'abolir. Or je ne connais aucune puissance, hors celle du ciel, qui puisse mettre le droit à la place du fait : d'où je conclus que, si l'esclavage est de droit naturel, l'affranchissement est de droit divin.

« Et pourtant ces philosophes, qui vantent les charmes de la liberté, ne voudraient plus du christianisme qui l'a produite; étrange délire que de s'imaginer qu'on peut conserver l'effet en détruisant la cause. Et par quel talisman prétendent-ils remplacer l'œuvre de l'Homme-Dieu qui leur assure que la liberté, née avec le christianisme, ne mourrait pas avec lui? Se fondent-ils sur l'idée vague d'une philanthropie universelle qui viendrait succéder aux lumières de la foi? O mes frères, le déisme, cette demi-croyance des sceptiques, serait-il une garantie suffisante? Interrogez les siècles, demandez-leur ce que le déisme a produit en faveur de l'humanité : les siècles garderont le silence.

« Compterait-on, pour protéger la liberté, sur la puissance des lumières? Mais les arabes, après nous les avoir transmises, ces lumières, se sont prosternés sous le sabre de Mahomet, et rampent depuis huit siècles. Non, le christianisme ne périra point; mais s'il était possible qu'un tel malheur arrivât, je soutiens que le genre humain retomberait dans la barbarie. Je puis me prévaloir, dans cette opinion, de l'expérience et de la raison humaine elle-même, en tant qu'elle est capable de déduire des conséquences justes de faits antérieurs.

« Cependant le monde est comme suspendu sur un abîme entre ces deux idées : l'indifférence religieuse et l'établissement d'une liberté absolue. Je conclus que de grandes agitations le menacent encore. La société ne

pourra être tranquille que lorsque le christianisme triomphera, ou que l'esclavage domestique aura été rétabli. O mes frères, il n'est point de liberté hors du christianisme ! Tous les efforts de la philosophie humaine peuvent aboutir à rassembler des insurgés : il n'appartient qu'à l'évangile de faire des citoyens. A.

---

## LITTÉRATURE.— POÉSIE.

*Odes et Poésies diverses*, par Antoine Cunyngnam (1).  
(Nouvelle édition.)

Dans le principe, l'utilité fut l'objet de toutes les créations humaines ; il s'écoula bien des siècles avant que l'on songeât au plaisir comme but, et les beaux-arts eux-mêmes n'entrèrent dans le domaine du superflu que lorsque la civilisation eut fait regorger les choses nécessaires à la vie. Le bonheur atteint, on soupira après la volupté ; les vices succédèrent aux besoins. Tel est le sort des hommes ; misérables par la pénurie, ils le sont encore par la surabondance. Pourquoi sont-ils toujours en deçà ou au delà de ce qui est bien ? Pourquoi ne veulent-ils pas jeter l'ancre dans le port de la médiocrité ?

Si nous regardons dans les âges reculés, nous verrons que la poésie, à son berceau, ne fut non plus qu'un instrument d'utilité ; des intelligences supérieures s'en servirent pour donner à la morale plus de puissance, et imposer aux intelligences vulgaires par des formes mystérieuses et extraordinaires. Les premiers législateurs et les premiers philosophes furent poètes, et peut-être la poésie ne fut-elle nommée la langue des dieux que parce qu'elle était la langue primitive des lois et de la morale.

Mais, comme toutes les institutions humaines, elle dégénéra promptement ; le moment arriva où elle devint un instrument de plaisir et une interprète des passions ; l'institutrice des sociétés n'en fut plus que la tributaire. Quelle différence d'Orphée ras-

---

(1) Un vol. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

semblant les hommes dispersés, et amollissant leur férocité aux sons religieux de sa lyre, à Anacréon célébrant la double ivresse du vin et de l'amour, à Aristophane livrant aux railleries d'un peuple moqueur la vertu de Socrate ! O poètes, quel changement de mission !

Plus la civilisation fit de progrès, plus la poésie se prostitua. Déjà chez les anciens elle avait commencé à prêter ses charmes à des doctrines pernicieuses, à des tableaux impudiques ; mais c'est dans le siècle dernier qu'elle devait franchir toutes les bornes, et se livrer à un dévergondage incroyable. Les premiers poètes avaient fondé les sociétés, les lois et la morale religieuse : on vit les nôtres dissoudre tous ces liens nécessaires, rompre le frein de toutes les institutions humaines et divines, enfin lâcher la bride à toutes les passions populaires. La poésie, descendue du ciel, se révolta contre lui, et fit alliance avec les enfers.

Cependant la corruption ne fut jamais générale : des âmes privilégiées échappèrent toujours à la funeste contagion ; au milieu de ce concert d'impiété et d'immoralité, quelques accens religieux se faisaient entendre ; parmi les ténèbres on voyait briller des étincelles du feu sacré.

Enfin ce siècle malheureux est fermé, et déjà se montre avec éclat l'aurore d'un siècle de prospérité et d'innocence ? Les enfans d'Apollon semblent se ressouvenir de leur noble origine ; ils comprennent leur mission sublime : les voilà redevenus encore les gardiens des mœurs, et pour ainsi dire les messagers du ciel. C'est un beau spectacle que les efforts de la génération poétique actuelle pour rallumer dans les cœurs les flammes de la piété et l'enthousiasme de la vertu. La religion et les lois trouvent en elle de puissans auxiliaires. Nous sortons d'un temps de révolutions et de barbarie : il nous faut de nouveaux Orphées.

Cette généreuse émulation a produit depuis quelques années une multitude de livres. Si le succès n'a pas toujours répondu à l'intention, du moins les auteurs n'ont-ils recueilli que des éloges pour avoir tenté l'entreprise ; leurs noms ne passeront point à la postérité couverts des malédictions publiques ; il y aura quelque chose d'honorable jusque dans leur oubli.

Je ne sais dans quelle cathégorie M. Cunyngnam doit être placé : il ne mérite pas de figurer au premier rang parmi les écrivains de nos jours ; mais certes on serait encore plus injuste en le confon-

dant avec le vulgaire des auteurs. Son volume renferme des beautés d'un ordre supérieur ; malheureusement elles ne brillent que par intervalles : on est souvent arrêté par des défauts qui étonnent d'autant plus qu'on était plus loin de s'y attendre ; on tombe de trop haut pour n'être pas blessé.

La première partie de ce volume contient dix-sept odes, dont quelques-unes sont des imitations. La plupart sont marquées d'un cachet fort poétique ; on voit que l'auteur s'est nourri de la lecture des classiques anciens et modernes. Je le félicite d'avoir médité J.-B. Rousseau, et d'être comme lui sage et méthodique jusque dans ses écarts. M. Cunyngham ne perd pas de vue que la chaleur n'est pas de l'extravagance, et que le désordre des Muses n'est jamais celui des Bacchantes.

La seconde partie de l'ouvrage est remplie par des poésies diverses, qui ne tirent pas moins d'agrément de la variété des sujets que du talent de l'exécution.

L'on s'étonnera moins des sons harmonieux que rend la lyre de M. Cunyngham, quand on saura qu'il a auprès de lui une Muse toujours prête à l'inspirer : une note placée au bas de l'idylle intitulée *la Bergère infortunée* nous apprend que cette pièce est de madame Cunyngham. Comme on pense bien, ce n'est pas celle que j'ai lue avec le moins d'attention, je puis ajouter ni avec le moins de plaisir. Les vers en sont très-élégans, les sentimens vrais et touchans, la couleur tout-à-fait pastorale. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'en connaître la fin :

Ces fertiles côteaux, ces fortunés vallons,  
 Ces tranquilles forêts, ces ruisseaux, ces gazons,  
 Rien pour mon triste cœur n'a désormais de charmes,  
 Et ces lieux sont sans cesse arrosés de mes larmes.  
 Adieu donc à jamais, trop funeste séjour !  
 Tu ne me verras plus, sur les monts d'alentour,  
 La houlette à la main, devancer mes compagnes ;  
 Tu ne m'entendras plus, dans tes vertes campagnes,  
 Aux flûtes des pasteurs marier mes accens,  
 Et célébrer l'amour et le bonheur des champs.  
 Adieu !... sur le tombeau de l'amant que j'adore,  
 Avant de m'éloigner, je vais pleurer encore,  
 D'une tremblante main répandre quelques fleurs,  
 Et sur la pierre encor relire nos malheurs !

J'espère que M. Cunyngham me pardonnera : plusieurs de ses pièces fugitives prouvent qu'il est trop galant pour me reprocher d'avoir rempli, en citant les vers d'une dame, l'espace qui lui était destiné dans cette feuille.

Les romances ont une si grande vogue aujourd'hui, qu'il ne m'est pas permis d'oublier la mention honorable que méritent celles dont est embelli le recueil que nous annonçons.

Je m'empresse de finir cet article. Aussi-bien me voilà arrivé à la partie la plus désagréable de mes fonctions, à celle des critiques : il m'en coûterait trop de dire à M. Cunyngham qu'en général il ne varie pas assez le tour de ses phrases, que son expression trahit quelquefois sa pensée, enfin que son style pourrait être plus figuré et plus pittoresque. L'abus des images est un grand défaut, mais leur absence tue la poésie. Il y a entre Ronsard et Gosse une place où nous exhortons tous les poètes de se tenir.

---

## MOEURS.

### LES GOBE-MOUCHES.

Il y a dans notre langue une foule d'expression proverbiales qui expriment parfaitement un ridicule : ainsi, par exemple, le titre de *Gobe-mouche*, que l'on donne communément à ces oisifs affairés, qui voltigent dans les rues de Paris, comme les oiseaux-mouches volent en Amérique, et qui ne se nourrissent l'esprit que de niaiseries mensongères, me paraît d'une justesse parfaite. Ces individus, qui ont généralement le bonheur d'être assez simples pour ne pas sentir leur nullité, sont des marionnettes organisées, que les fabricans de fausses nouvelles font mouvoir à volonté. Le corps des Gobe-mouches est très-ancien ; il était même devenu si nombreux sous l'empire, qu'un homme aussi spirituel qu'original crut devoir, à cette époque, le réunir en une société dont il est encore président. On ajoute même qu'il envoya un brevet de Gobe-mouche à Buonaparte, qui, par extraordinaire, et

pour cette fois seulement, prit la plaisanterie pour ce qu'elle valait et se contenta d'en rire.

Dans ce temps-là l'association des Gobe-mouches se composait plus particulièrement de royalistes, et cela devait être. Aujourd'hui les emplois sont tout-à-fait changés : les libéraux, tombés de chute en chute sur le trône du ridicule, dont *ils ne sortiront pas*, se consolent maintenant de leurs défections en se faisant mutuellement des contes politiques, qu'ils finissent par croire véritables, pour calmer leur colère et entretenir leur patience.

Les journaux de ces bonnes gens sont les fanaux où ils vont s'éclairer ; chacun y prend autant de lumière que la faiblesse de sa vue peut en supporter. Les gros Gobe-mouches, les frêlons, voient tout de suite une révolution à naître dans une révolution qui expire : les autres n'espèrent qu'un changement partiel dans le gouvernement, qui ferait pencher le char de la monarchie du côté gauche, où ils ont des droits acquis pour obtenir un emploi. Enfin, les infinimens petits, les moucheron du parti, se livrent à l'espérance de rattraper une place de six cents fr., qu'ils ont perdue pour avoir eu la sottise de parler politique devant un chef de bureau libéral, qui est aujourd'hui chef de division.

Toute cette ruche se répand à la fois dans les endroits publics de Paris : chez Tortoni se trouvent les Gobe-mouches de première classe ; chez Lamblin, ceux de seconde, et au café Coste ceux de la troisième. C'est là particulièrement qu'en entend débiter des balourdises littéraires ; les Midas du *Miroir* y prononcent des jugemens en dernier ressort ; ils placent M. Jouy au sommet du Parnasse, et font dégringoler M. Ancelot jusqu'au bas. Ils ont pour auditeurs les garçons du cafés, qui écoutent la bouche béante toutes ces balivernes, et vivent dans la persuasion que M. Gosse est au moins un Apollon !

Les autres Gobe-mouches ont une physionomie plus prononcée : leur état est de faire des nouvelles politiques. Aussi les événemens les trouvent toujours en avance ; leur langue va plus vite que le télégraphe , et c'est bien heureux pour les libéraux , car ils n'auraient pas un seul bon moment s'ils attendaient *le Moniteur* pour se faire une opinion. D'après ce principe maintenant établi , que tout ce qui est vrai est réputé faux par le parti , et que tout ce qui est faux doit être reconnu vrai , voilà , sauf erreurs ou omissions , le nouveau projet de règlement que nous proposons à la société actuelle des Gobe-mouches.

Article 1<sup>er</sup>. La société des Gobe-mouches , composée des anciens buonapartistes , républicains ou jacobins , sans emploi , est irrévocablement organisée sous la dénomination de *Société libérale*.

Art. 2. *Le Constitutionnel* , *le Courrier* , *le Pilote* , et même *le Miroir* , sont les quatre grands-mâtres de l'ordre.

Art. 3. Ils distribueront les encouragemens et récompenses aux Gobe-mouches qui se seront distingués par quelque action ridicule. Ces encouragemens consisteront en *couronnes de cuivre doré* , *sabres* , *fusils d'honneur* , et *maisons de campagnes* , s'il y a lieu.

Art. 4. Les événemens marchant avec rapidité , il est important que les mensonges de toutes les espèces arrêtent l'élan de l'opinion , autant que possible : en conséquence chaque membre de la société est dans l'obligation de faire au moins trois fausses nouvelles par jour , pour maintenir l'esprit public dans un juste équilibre.

Art. 5. Ces nouvelles pourront être d'abord distribuées le matin à la bourse , et si elles ne sont pas trop niaises , on les fera resservir encore le soir dans les salons et les cafés.

Art. 6. Dans le cas où un homme sans opinion bien fixe voudrait combattre lesdites nouvelles avec des let-

tres particulières , ou des articles de journaux royalistes , on lui répandra que tout cela se fabrique à la frontière ; s'il insistait en produisant la signature de son neveu ou de son fils , qui se trouve à l'armée , on lui persuadera que ce fils ou ce neveu a été tué à l'affaire de Saint-Sébastien , ainsi qu'il ne peut pas avoir écrit ; enfin s'il ne voulait pas se rendre , on lui dira qu'il est un imbécille , et on le plantera là.

Art. 7. *Le Pilote* étant reconnu jusqu'à ce jour pour le plus effronté de tous les menteurs , il est spécialement chargé de continuer à faire des articles comme celui du 11 de ce mois , dans lequel il ose soutenir que le duc d'Angoulême ne *sait rien* de ce qui se passe en Espagne , et qu'il n'est pas prouvé qu'il soit à Madrid , quoiqu'il ait toutes les raisons possibles pour le croire.

Art. 8. S'il se rencontre des incrédules , des opposans , les Gobe-mouches auront soin de ne point engager de disputes sérieuses avec eux ; seulement ils leur diront avec un air de mystère : *Attendez la fin.....; nous verrons.....; j'ai des nouvelles particulières.....; on ne paie qu'en sortant.....*, et autres sottises de ce genre , qui ne peuvent compromettre celui qui les dit , ni donner raison à celui qui les entend.

Art. 9. Voilà pour le moment les principales instructions que nous croyons devoir donner à nos amis les Gobe-mouches. Dans les réunions libérales où nous nous trouvons , nous étendrons ces instructions autant qu'il sera convenable. Tout Gobe-mouche qui refuserait de s'y conformer sera repoussé de notre sein et déclaré royaliste.

---

## CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS LIBÉRAUX.

C'est une heureuse idée que de conserver , pour la tradition , les modèles des machines , instrumens et outils

inventés dans les intérêts de l'industrie, et de les exposer aux regards du public. Il en résulte toujours soit de nouvelles découvertes, soit de précieuses améliorations ou d'utiles perfectionnemens.

Ce résultat avantageux n'a pas échappé aux spéculations de nos *propagateurs des lumières*. Sans cesse occupés des moyens d'étendre leur système, de le faire prospérer et d'amener leurs élèves à quitter la théorie pour la pratique, ils viennent de rassembler, dans un même lieu, les objets de *l'industrie libérale* qui ont joué le rôle le plus brillant dans les ateliers du *radicalisme*. La vue de ces inappréciables reliques ne peut qu'enflammer les jeunes imaginations des apprentis *patriotes* de toutes les professions, et les porter à des inventions aussi heureuses que profitables à l'association universelle des *hommes libres*. Le nom de *Conservatoire des arts et métiers libéraux* indique assez le but de l'établissement. Voici les richesses qu'il renferme déjà.

*Pour le métier du boulanger.*

Des échantillons du pain de son, de haricots et de pommes de terre de l'époque de la disette. Jamais les Français n'ont été plus heureux que du temps qu'ils faisaient la queue pour en avoir deux onces.

*Pour le métier du boucher.*

Le croc, le couperet et le billot du fameux Legendre de Versailles. Ces instrumens méritent une attention particulière par les diverses applications qu'on peut en faire.

*Pour l'art du menuisier.*

La *garrote* du général Elio. L'artiste qui l'a confectionnée l'a envoyée directement de Valence, comme un hommage rendu à la philanthropie qui distingue les amis de la liberté.

*Pour l'art du serrurier.*

Les verroux du Temple, les clefs de la *Conciergerie*, les gonds de l'une des salles basses de Vincennes, et le marteau du chanoine Venezuela.

*Pour l'art du chaudronnier.*

La baignoire de Marat. On ne l'expose que pour exciter une sainte indignation au bénéfice des défenseurs de la nation, et pour inviter l'industrie française à trouver une invention qui permette aux *patriotes* de se mettre à l'eau sans danger, quand la fantaisie les prend de se laver.

*Pour l'art du lithographe.*

Les portraits de Danton, Saint-Just, Couthon, Carrier, Carnot, de M. de Barrère, et autres figures modernes qui se vendent maintenant sur les quais.

*Pour l'art de l'opticien.*

Une paire de besicles trouvée à la pointe Sainte-Eustache après une émeute, et un lorgnon trouvé à la porte d'une chambre.

*Pour l'art du ferblantier.*

Le réverbère après lequel a été pendu Foulon.

*Pour l'art de l'imprimeur.*

Un *fac-simile* du père Duchêne, deux numéros du *Zurriago*, et la phrase du *Pilote* qui dit que *plus nous serons Espagnols, plus nous serons Français*.

*Pour l'art de la pyrotechnie.*

Deux pétards qui ont blessé des missionnaires, trois marrons ficelés qui devaient éclater sous l'un des guichets du Louvre, et le premier boulet parti sur les bords de la Bidassoa.

*Pour l'art de la navigation.*

Plusieurs bateaux à soupape, sur lesquels ont été consommés des *mariages républicains*, et un modèle de la *Galère de Rouen*.

*Pour l'art du coutelier.*

Le poignard de Ravallac , et le carrelet de Louvel.

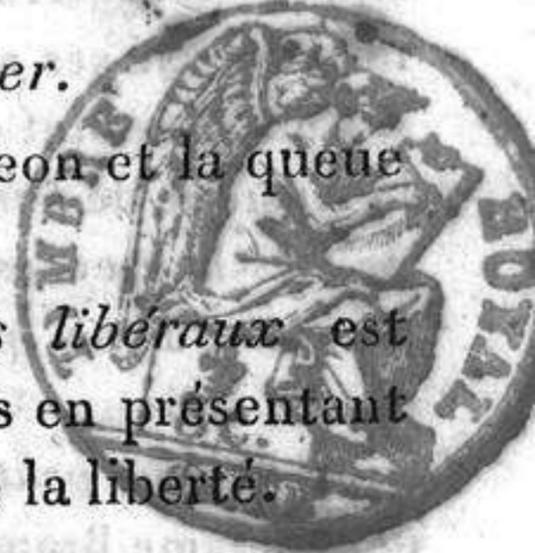
*Pour le métier de passementier.*

Les lacets qui ont étranglé Pichegru.

*Enfin pour l'art du perruquier.*

La perruque de Sylla, les ailes de Pigeon et la queue de feu M. de Robespierre.

Le *Conservatoire des arts et métiers libéraux* est ouvert tous les décadis. On y est admis en présentant une carte de *carbonaro* ou de chevalier de la liberté.




---

## REVUE DES THÉÂTRES.

### ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

#### *Virginie.*

Attendu depuis long-temps avec la plus vive impatience, l'opéra nouveau vient d'obtenir un succès qui assure enfin à l'administration de l'Académie royale le prix de son zèle et des efforts constans qu'elle a faits pour mériter la faveur publique.

Un sujet peut être éminemment tragique et refuser cependant à Melpomène toutes les ressources dramatiques qu'elle exige. *Virginie* a déjà malheureusement inspiré plusieurs poètes. Campistron et Laharpe eux-mêmes ont vainement essayé de bien peindre les fureurs criminelles d'Appius et la mort de cette jeune et belle *Virginie* tombant sous les coups d'un père qui l'offre en holocauste à la liberté future de Rome. M. Désaugiers a été plus sage que ses devanciers, et c'est sur la scène lyrique qu'il a transporté cette horrible catastrophe.

L'action est simple et bien conduite ; sauf quelques incorrections dont le compositeur est peut-être seul coupable, le style est naturel, élégant, harmonieux, et il a le mérite, bien rare aujourd'hui, d'appeler toujours convenablement la musique à son aide. Je ne reprocherai point à M. Désaugiers de s'être montré quelquefois infidèle à l'histoire ; une exactitude plus rigoureuse nous eût privés de plusieurs effets d'un mérite vraiment

supérieur. Rien de plus noble et de plus dramatique que l'auguste intervention des vestales entrant processionnellement dans le palais des décevirs, et prenant Virginie sous leur garde ! A la vue de ces protectrices de l'innocence, le peuple se calme, Appius est interdit, les licteurs abaissent leurs faisceaux, l'armée dépose ses armes, et l'espoir rentre dans l'âme de Valérie.

Ce n'est point encore aujourd'hui qu'on peut juger dignement la musique de *Virginie* ; mais on peut assurer que M. Berton a eu de très-heureuses inspirations, et qu'il a souvent mérité les applaudissemens prodigués à tous les morceaux de cette grande œuvre lyrique. On a surtout distingué le premier air d'Icile ; le trio : *Que ne peut-il par sa présence ?* l'air supérieurement chanté par madame Branchu : *J'entends le cri de la nature* ; l'invocation : *Laissez-vous, grands dieux ?* etc. ; le quatuor : *Espérons*, et enfin le chœur général. Un air coupé à la manière de Rossini n'a pas eu un succès bien décidé ; cela ne prouve pas que la manière de Rossini soit mauvaise. L'ouverture est d'un très-bel effet ; elle a le tort ou le mérite de rappeler le fameux : *Grâce pour elle*, du chef-d'œuvre de M. Berton.

La mise en scène fait honneur à M. Dubois, qui justifie chaque jour le choix du ministre par un zèle et une activité infatigables.

### VAUDEVILLE.

Ce que nous avons dit dans notre dernier numéro sur ce théâtre s'est réalisé. Grâce à deux ou trois convalescences, les pièces qui sont en possession de plaire ont reparu, et le public a reparu avec elles. *Les Amours de Village*, qu'on lui a offerts mercredi dernier, ne rallentiront certainement pas sa curiosité ; car il aime les tableaux vrais, il aime la gaieté, il aime les jolis couplets, les mots spirituels, et tout cela se retrouve en très-fortes doses dans la pièce nouvelle. Elle est de MM. Francis et Achille Dartois.

### GYMNASE.

On ne peut reprocher au Gymnase de manquer d'activité, mais on peut l'engager à être plus sévère sur le choix des pièces qu'il offre au public. Deux ouvrages nouveaux viennent de paraître à deux jours de distance l'un de l'autre. Le premier n'aura pas une bien longue existence, le second ne vivra pas huit jours. *La Maîtresse au Logis* recevra quelques visites, grâce au talent

de Gonthier et au jeu spirituel de madame Théodore; *l'Anti-chambre d'un Médecin* est fait pour nuire à la santé du théâtre; et puis, toujours des tableaux, cela devient monotone. N'obtiendrons-nous pas au Gymnase une pauvre petite intrigue?

---

## ÉCLATS.

Nous nous sommes permis de critiquer il y a quelque temps M. le principal du collège de Clermont, qui en faisant le récit d'une fête annonçait que madame *la préfette* et madame *la mairesse* y assistaient. Piqué au vif, notre professeur a publié une justification saupoudrée de latin. Il en résulte que l'usage, à Clermont, est de dire *préfette* et *mairesse*; mais on convient que le dictionnaire est d'un autre avis....c'est *le principal*.

---

Iturbide vient d'abandonner le trône de la Nouvelle-Espagne, qu'il s'était adjudgé sans façon. L'année est mauvaise, et les couronnes populaires tombent de tous côtés. Ce nègre stupide a, dit-on, écrit une lettre à ses confrères les cortès d'Espagne, pour leur demander ce qu'il fallait faire: ils lui ont répondu qu'il fallait leur faire préparer des logemens au Mexique, parce qu'ils ne tarderaient pas à se sauver de ce côté-là. A cette nouvelle, Iturbide a changé de couleur. Il a reçu cinquante coups de bambou pour sa désobéissance, et le roi du Mexique cultive maintenant la canne à sucre, comme par le passé.

---

Le fameux Hunt, dont le nom anglais sonne si bien en français, a fait une quête pour les guerriers en guenilles du pauvre général Mina. Cette aumône radicale a produit vingt schelings et trois fusils sans chiens. Voilà des secours auxiliaires qui vont paralyser le courage de

nos troupes. Mina a cependant écrit à Hunt qu'il aimerait mieux des chemises que des schelings ; mais on n'a pas pu en avoir, parce que les marchands de la cité de Londres ont dit qu'ils ne donnaient pas leur toile.

---

Le *Drapeau Blanc* a inventé pour cette classe de gens tièdes qui couvrent la faiblesse de leur énergie de la qualité de *modérés*, la qualification de *mulâtres politiques*. Le mot ne mourra pas.

---

« Ce qu'il y a de plus remarquable, disait dernièrement le *Constitutionnel*, dans l'adresse des grands d'Espagne, n'est peut-être pas ce qui s'y trouve, mais bien ce qui ne s'y trouve pas. » On pourrait en dire autant de l'esprit du *Constitutionnel*... et on le dit.

---

Le *Miroir* met Vulcain au nombre des *êtres serviles* et des *demi-gens de biens* ; ce qui, dans la langue du *Miroir*, signifie que Vulcain était un *demi-libéral* ou un doctrinaire. Il faut bien avoir envie de faire de la politique pour loger Vulcain sur le fameux canapé. Il y a un autre rapport entre Vulcain et les doctrinaires : c'est que les doctrinaires ont gardé la liberté comme Vulcain a gardé sa femme.

---

On dit que le marquis des Abruzzes vient d'écrire une nouvelle lettre à cheval à son ancien alcade espagnol, pour lui enjoindre de tenir ferme et de ne pas se rendre aux Français, quelque chose qui pût arriver. L'alcade lui a répondu qu'il le remerciait infiniment de ses bons avis, mais qu'il n'en avait plus besoin, vu qu'il allait être pendu pour les avoir suivis. Le marquis a beaucoup ri de cette plaisante aventure.

---

Messieurs les auteurs des *Consolations de Ste-Pélagie*

ont remarqué que c'était en prison que le célèbre Boëce avait composé son meilleur ouvrage. On peut affirmer que ces messieurs ont fait précisément le contraire.

---

*Le Miroir* vient de juger le *procès d'une machoire*. Quelqu'un soutenait que ce jugement est *radicalement nul*, attendu que personne ne peut être juge dans sa propre cause.

---

On annonce que M. B. C. va partir pour rejoindre Mina en Espagne. Il a un *petit acte additionnel* à lui proposer pour maîtriser les événemens. On sait que M. B. C. est un voltigeur célèbre, qui, en vingt-quatre heures, peut changer de langage, de principes, de *couleur*... et qui n'en *rougit* pas.

---

On a dit depuis long-temps, avec beaucoup de vérité, que les auteurs se peignaient eux-mêmes dans leurs ouvrages : c'est ce qui vient d'arriver à un rédacteur du *Miroir*, dans son article intitulé *Godiche*.

---

Un journal étranger annonce qu'une bande de *chauffeurs* infeste les environs de Naples. Nul doute que ce ne soit une succursale de la société des *hommes libres*.

---

Nous avons appris que l'époux d'une dame qui abreuve de punch les estomacs *patriotiques* s'est frappé la tête contre un des guichets de Sainte-Pélagie, et s'est fait une grosse bosse au front en allant voir l'un des *ermites en prison*.

---

MM. Jay et Jouy viennent, dit-on, de remettre au concierge de Sainte-Pélagie un exemplaire de leur ouvrage pour chacun des détenus, avec prière de le leur faire lire.

Nous espérons que l'autorité ne souffrira pas qu'on inflige aussi arbitrairement à de pauvres prisonniers un surcroît de peine que la loi n'a pas prévu.

---

Le port de Cadix étant étroitement bloqué par la flotte française, les cortès en sont aux expédiens pour savoir comment ils feront embarquer leur auguste victime. Ils ont déjà vainement essayé de faire sortir plusieurs bâtimens ; nos marins sont là tout prêts à y mettre le grappin. Pensant donc que, pour cette expédition, les cortès pouvaient avoir besoin d'un bateau *plat*, la *Galère de Rouen* vient de leur offrir ses services.

---

Plusieurs de nos *patriotes* espéraient qu'à l'exemple des Russes, les Espagnols *constitutionnels* mettraient le feu à leur capitale au moment de l'entrée des Français. « Il faut, disaient-ils, incendier et piller Madrid ! » Un grand nombre d'entre eux s'étaient même déjà fait inscrire pour coopérer à ce grand acte d'*énergie nouvelle*.

---

Un M. E. D. a fait insérer dans le dernier numéro du *Mercure* un article intitulé *Revue littéraire et dramatique*, et qu'il consacre en entier aux *Esquisses* de M. Du-laure, et à la prise de *la Bastille*. Nous ne savons ce qu'il y a de dramatique dans tout cela, à moins que ce ne soit l'assassinat de M. Delaunay que raconte M. E. D., et qu'il fait suivre immédiatement de ces mots : *Ce premier exploit de la révolution*. L'expression est heureuse : si nous rencontrons plus tard dans les mêmes articles le mot de *héros*, nous le traduirons par celui de *brigands*.

---

On voit chez les marchands d'estampes sir Robert Wilson appuyé contre un arbre ; cela rappelle la fable du Chêne et du Roseau.

---

MINA.

AIR : *Il était un p'tit homme.*

Chantons sans raillerie  
Des descamisados  
Le héros,  
L'astre de l'Ibérie,  
C' p'tit Cinna,  
Ce Mina  
Qui mina  
Le trône d' son roi  
Disant : C'est à moi  
De faire ici la loi!  
Gloire aux héros  
Des libéraux,  
Des descamisados !

Ce Mina qu' je n'pris' guères  
Jadis fut chandellier (1)  
D' son métier :  
C'est pour ça qu'au lumières  
Il prête son appui  
Aujourd'hui.  
D'artisan vénal,  
Le v'là général :  
Est-on plus libéral !...  
Gloire au héros  
Des libéraux,  
Des descamisados !

Il bravait not' armée :  
*V'nez en avant,*  
*On n' pai' qu'en sortant.*  
Not' armée  
Renommée,  
Sous not' Prince vaillant  
Triomphant,  
Dit en l' combattant :

---

(1) On sait qu'avant la mort de son neveu, qui fomenta l'insurrection de la Navarre, Mina était garçon dans une fabrique de chandelles. Ce fut à son nom, mais point à ses talents militaires, qu'il dut le commandement des bandes de guérillas.

Vois-tu, mécréant,  
Que j' payons en entrant !  
Gloire au héros,  
Des libéraux  
Des descamisados !

C' qui lui coup' la musette,  
C'est qu'au bruit des bravos  
Dans Burgos,  
Au son d' la castagnette  
L' peupl' nous r'çoit en dansant,  
En chantant :  
Vive Ferdinand !  
L' grand Princ' qui nous l' rend !  
Les cortès au néant !  
Ce refrain-là (Bis)  
Défris' monsieur Mina ?

Mais sa bravad' déchante,  
Madrid à nos Français  
Doit la paix.  
Sauv' qui peut. Là-z-il plante  
Guérillas et cortès  
Sans procès.  
Ah ! de c't échec-là  
Q'eu triste mine a  
Ce bon monsieu Mina !  
D'vant nos drapeaux  
Fuit le héros  
Des descamisados !!!

---

ANNONCE.

On vient de mettre en vente chez Ponthieu et Barba, libraires, au Palais-Royal, l'à-propos de MM. Romieu et Monnières, intitulé *Pierre et Thomas Corneille*. Cet ouvrage, qui a ramené la foule à l'Odéon, obtiendra autant de succès à la lecture qu'à la représentation. L'élégance du style et la vérité du dialogue en sont un garant assuré. L'exécution typographique de cette jolie comédie fait le plus grand honneur aux presses de M. Tastu. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 25 cent.

---

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.